

CAHIERS METANOÏA No 43

43

CAHIERS METANOÏA

1985

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 09-85

Imprimerie du Crestais
26400 CREST

Dépôt légal n° 19-85

SOMMAIRE

EDITORIAL	
<i>LE PROCESSUS</i>	p. 3
<i>PIERRE BOURGEOIS</i>	p. 5
ÉVANGILE SELON THOMAS	
<i>LOGION 54</i>	p. 8
COMMENTAIRE	p. 10
MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME	p. 14
RECHERCHES	
<i>IL N'Y A PAS DE PILOTE DANS L'AVION,</i>	p. 15
<i>RENCONTRE AVEC U.G.</i>	p. 17
<i>DUALITÉ-NON DUALITÉ</i>	
<i>DANS LA SADHANA DE KABIR</i>	p. 21
BIBLIOGRAPHIE	
<i>BALSEKAR</i>	p. 32
POÉSIES	p. 39

Comment se procurer les Cahiers Métanoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- Cahiers 1975	150,00 F.
- Cahiers 1976	150,00 F.
- Cahiers 1977	150,00 F.
- Cahiers 1978	150,00 F.
- Cahiers 1979	150,00 F.
- Cahiers 1980	150,00 F.
- Cahiers 1981	150,00 F.
- Cahiers 1982	150,00 F.
- Cahiers 1983	150,00 F.
- Cahiers 1984	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

ÉDITORIAL

Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que vôtre est le Royaume des Cieux.

(log. 54)

LE PROCESSUS

Aussi longtemps que je ne me suis pas désidentifié de ce personnage qui, fondamentalement, n'est pas moi, je suis prisonnier d'un processus appelé par ignorance la vie.

Ce personnage se voit dans une continuité, espace-temps et il interprète les événements comme favorables ou défavorables. Sans cette séparation entre la personne et ce qu'elle désire ou ce dont elle a peur, la pensée n'aurait pas d'appui ; privée de l'intervalle entre le sujet et ce qu'il convoite ou redoute, elle se volatilise et le temps avec elle.

La question qui se pose est donc celle-ci : le processus mental peut-il prendre fin avant ce qu'on appelle la mort du corps ? En d'autres termes : puis-je vivre dans l'ici-maintenant sans faire référence à hier ni à demain ?

Oui, nous disent les éveillés. Chez eux, le processus d'identification à la personne a pris fin, et lorsqu'ils répondent aux questions formulées par le mental, ils le font à partir de l'état sans mental personnel, c'est-à-dire à partir du « lieu de la vie » où il n'y a plus personne donc plus de question. Et la réponse est ni plus ni moins la condamnation de la personne et par là du processus mental sur lequel elle s'appuie pour justifier sa prétention à l'existence : « Le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer ». (log. 86)

Tant qu'il y a recherche, il y a la personne qui vit dans l'espoir de trouver, espoir sans cesse déçu car ce n'est jamais elle qui trouve. Quand éclate l'évidence que c'est déjà là depuis toujours, alors c'est la fin de l'espoir ou, ce qui revient au même, la disparition de la personne. Celle-ci vit cette abolition comme une catastrophe. Mais l'éveillé est au-delà de l'événement : « l'illumination consiste à constater qu'il n'y a pas d'illumination » ; pour lui, il n'y a jamais eu de naissance ni de mort ; comme dit l'upanishad, c'est le non-né qui engendre le non-né.

Le chercheur - qui n'est autre que la personne - oscille entre espoir et désespoir. Le fait de se voir purement et simplement nié par celui à qui il demande le salut peut provoquer l'angoisse et le réduire au désespoir. Pourtant, il ne saurait en être autrement car la délivrance passe par la mort de la personne, mais une mort acceptée afin que le Soi se révèle à lui-même dans l'image gratifiante que lui renvoie ce regard d'homme désormais purifié des ombres de la mémoire et de l'imagination. La pauvreté réelle et totale est à ce prix. « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ». log. 61



PAIX ! PAIX !

« Il n'est pas mort,
il ne dort pas,
il s'est réveillé
du rêve de la vie »

Shelley

« Ce n'est que lors du grand réveil
qu'on sait que tout n'a été qu'un grand rêve ».

Chuang-tseu

Pierre BOURGEOIS

*Pierre Bourgeois nous a quittés brusquement le 27 juillet 1985.
Voici comment un journal de la région où il passait ses vacances relate
l'accident :*

Un vacancier de Mont-Saint-Aignan se noie dans l'Aude

Un vacancier normand, M. Pierre Bourgeois, 60 ans, demeurant à Mont-Saint-Aignan, en vacances aux Terrasses de la Méditerranée à Saint-Pierre-la-Mer (Aude), s'est noyé samedi vers 11 h. 30.

L'infortuné baigneur s'était mis à l'eau dans la station balnéaire audoise. Une amie ne le voyant plus soudain, alerta les C.R.S. maîtres-nageurs. Une demi-heure plus tard, les plongeurs devaient retrouver le corps de M. Bourgeois, victime vraisemblablement d'une hydrocution foudroyante. Il n'y avait malheureusement plus rien à faire. Après une heure et demie d'efforts pour le ranimer, les sauveteurs renonçaient. Et le Dr Fabresse, médecin à Fleury-d'Aude, ne pouvait que constater le décès.

Pierre était un Métanoïa de la première heure. Il a beaucoup travaillé pour l'Association, spécialement en qualité de co-auteur de l'édition 1979 de l'Évangile selon Thomas, où, grâce à sa maîtrise du

grec, il avait pu entre autre présenter et donner une remarquable traduction commentée des papyrus d'Oxyrhynque.

Nous avons ensemble ressenti douloureusement le départ de notre ami et collaborateur, le jeune coptologue Yves Haas mort d'un cancer à l'âge de 35 ans en avril 1983.

Aujourd'hui, c'est la mort de Pierre qui nous affecte : un frère nous quitte, un compagnon de travail totalement voué à l'œuvre de la mise en valeur du texte de l'Évangile selon Thomas.

L'épreuve est occasion de Vie : « Heureux l'homme qui a connu l'épreuve, il a trouvé la Vie » (log. 58). Cette parole, Pierre la vivait dans son âme et dans sa chair, avec une acuité intense. Il était au monde sans être du monde, cherchant la lumière dans l'angoisse existentielle. A-t-il pu « mourir avant de mourir ? » Toujours est-il que sa quête ardente le conduisait vers la lumière.

Je dirai volontiers que le gnostique est un familier de la mort et qu'il n'a pas besoin du départ d'un ami pour se rappeler d'où il vient et où il va. Mais l'événement, à Métanoïa, n'est-il pas l'occasion d'une méditation commune qui trouve naturellement sa place dans nos Cahiers ?

La naissance marque le début de l'existence mais non de la vie comme la mort marque la fin de l'existence mais non de la vie. Le gnostique sait que la vie a été, est et sera. « Heureux celui qui était avant d'exister », nous a dit Jésus qui nous invite à nous interroger non sur la fin mais sur le commencement.

Quand à Nisargadatta, il nous annonce que ce qui importe réellement, c'est de savoir avec quelle identité nous allons mourir. Et il précise que ce que l'on appelle habituellement la « mort » n'est pas la fin, c'est tout simplement le retour au non-manifesté, c'est-à-dire à la plénitude.

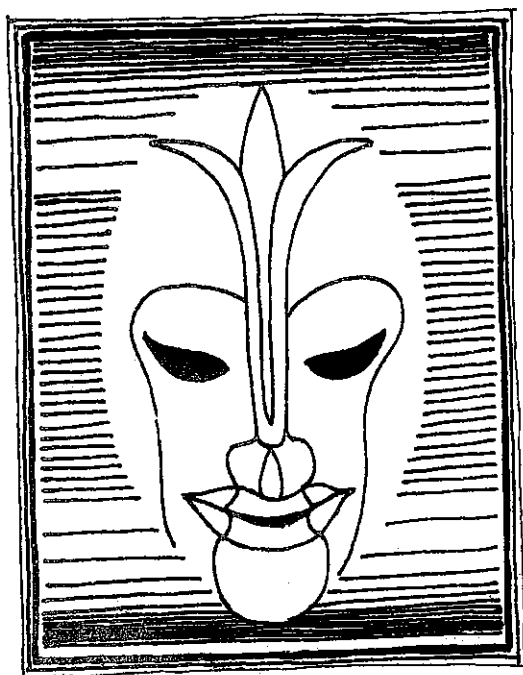
Pour Krishnamurti, mourir c'est se vider totalement de ce que l'on est, c'est se vider de ses aspirations, des chagrins et des plaisirs quotidiens. Et il ajoute : « La mort est un renouvellement, une mutation, où n'intervient pas la pensée qui est toujours vieille... Se libérer du connu, c'est mourir et alors on vit ».

Puisse Pierre, notre ami, notre frère, s'être réveillé du rêve de la vie et connaître la félicité éternelle !

Emile Gillibert

54

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 HEUREUX ÊTES-VOUS, LES PAUVRES,
- 3 PARCE QUE VÔTRE EST LE ROYAUME DES CIEUX.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



LOGION 54

«Heureux êtes-vous, les pauvres...». Comment être pauvre et heureux : c'est une blague, un gag humoristique, me souffle une voix insidieuse.

«Car vôtre est le Royaume des cieux», nous dit Jésus. Ah ! : voilà l'explication.

Un pauvre qui serait riche d'un royaume aussi illimité n'est certes pas un pauvre ordinaire ; et la clef de ce logion est, une fois encore, évidemment et simplement gnostique.

Pauvre = nu = désert, dans les logia : dépossédé donc, dépouillé entièrement. N'avoir rien (ni savoir, ni pouvoir) et n'être personne : un tel état peut-il simplement se concevoir ?

Non : parce qu'il n'est plus du domaine du concept, et que «là», la question «suis-je pauvre ?» n'a aucun sens et ne se pose même plus.

«Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière»... Voilà : c'est «ce» qui reste quand on a tout perdu, tout oublié, quand tous les mots se sont dissous dans l'unique plénitude du silence.

Alors rayonne la pure transparence où palpite la Vie...

Mireille



La pauvreté évoquée au log. 54 n'est pas celle du log. 3. En fait, les concepts sont différents : les «pauvres» au log. 54 - la «pauvreté» au log. 3. Pourquoi ? Jésus choisit cette abstraction, cette idée : la «pauvreté» pour montrer qu'elle n'existe pas vraiment. Elle ne tire

sa pseudo-réalité que de l'imagination que je suis une personne séparée du tout, une entité définie par le corps-mental. Je ne me connais pas, et par conséquent je suis la pauvreté. Ce non-réel, c'est « moi » ou la « pauvreté » : idem. C'est la vue erronée : Roi d'Espagne et Empereur d'Allemagne, si je suis identifié, je suis la « pauvreté » un point c'est tout. Lisez donc les ultimes confessions d'un Charles Quint. Les « pauvres » par contre, c'est une réalité, et Jésus leur dit : « Le Royaume est vôtre ». Mince. C'est que les « pauvres » ne sont pas dans la dépendance du périssable : Ils sont indépendants de tout élément personnel. « Il n'y a personne à l'adresse indiquée... » J'ai beau faire le tour de la baraque, du lieu-dit, personne... On peut faire l'énumération de tout ce qui manque à ce « pauvre »-là, ou s'apercevoir qu'il ne lui manque rien. Il est indépendant de toute forme d'avoir. Il « est » sans la pollution ajoutée par ceci, cela... son programme de gouvernement : non-attachement.

Si ce n'est pas assez clair, je vais au log. 61 qui me donne une meilleure clef d'interprétation. « Quand le disciple est désert... » Cette fois c'est du définitif. L'extrême dénuement, sans concession. Mais Jésus achève là son propos, qu'on retrouve d'ailleurs au log. 24. « Pauvre » ou « désert », vous êtes « rempli de lumière ». « Partagé » avec un tout petit peu - 1% d'avoir - vous êtes « rempli de ténèbres ». Non vraiment il n'y a plus moyen de discuter.

Alors je me tais.

Raymond



Nul ne songerait à contester la beauté littéraire des célèbres béatitudes selon St-Mathieu (5-5). Au cours de deux millénaires d'une « bonne nouvelle » si tragiquement démentie par les faits, elles ont entretenu le fragile espoir des foules. Après avoir soutenu la foi messianique des pauvres juifs d'antan, elles continuent de « consoler » les croyants de l'église *visible*.

Le Jésus de cette église, vu par les rédacteurs de l'Évangile selon Mathieu, est certes un révolutionnaire. Mais de quelle révolution s'agit-il ? sinon d'un « accomplissement » de la loi juive à la faveur d'un formidable et imminent changement. Tel que semble l'avoir compris le narrateur du « sermon sur la montagne » l'espoir s'intensifie dans le climat fervent de miracles prometteurs...

On mesure aujourd'hui l'ambiguïté du « message » attribué au « sauveur » à qui incombe la tâche écrasante - et paradoxale - d'accomplir la loi juive en bouleversant ses fondements mêmes.

Dans cet émouvant discours qui annonce l'avènement du « Royaume des Cieux », le texte des « Béatitudes » résonne comme un hymne à la joie. Dans le logion de l'Évangile selon Thomas, en revanche, il n'y a qu'une sobre évocation de cette « revanche » des

pauvres et il faut entendre ici le mot «pauvre» au sens eckhartien de suprême «dépouillement». On note également que l'expression «royaume des cieux» ne revient que trois fois dans le texte de Thomas alors que le thème majeur de cet évangile gnostique concerne le «Royaume» tout court ou le «Royaume» du Père... du *Principe*.

Deux langages... Faut-il s'en étonner lorsqu'on ne perd pas de vue que Jésus, comme tous les grands maîtres, s'adresse, suivant les circonstances, à deux auditoires différents et que les rédacteurs de l'Évangile officiel ont parfois cédé à la tentation d'interpréter les paroles du Maître.

Quoiqu'il en soit, il semble que le «Royaume des cieux», qui relève évidemment de la dualité, doit s'offrir à des gens simples et à des disciples ignorants un «paradis» tranquille qui assure le «repos» aux dépens du «mouvement».

Nous sommes loin, dans cette évocation rassurante, de la métaphysique gnostique et d'un «Royaume» qui est «déjà là», dans le mouvement même de la vie.

Au «monachos», à l'initié, est réservé l'enseignement ésotérique. A ce «passant» du logion 42, à l'errant sans «tanière» du logion 86 sont adressées des «béatitudes» dont la profondeur et la gravité sont, de nos jours, mieux comprises :

— Heureux l'homme qui a connu l'épreuve

Il a trouvé la Vie (Log. 58)

Bienheureux ceux qui ont entendu le langage du Père (Log. 79)

Mais voici plus étrange : cette prophétie qui s'adresse à la femme qui ne connaîtra pas les douleurs de la conception et de la maternité : «*Bienheureuse* celle dont le ventre n'a pas conçu» (Log 79).

Voilà qui ne cadre guère avec l'accomplissement de la loi juive... C'est dans ce climat, fort peu biblique, que se situe la véritable révolution gnostique telle que la conçoit un évangile sans complaisance qui ne comporte pas de «consolation». Il est très proche d'un autre évangile de coloration gnostique : «Quand il viendra, lui, l'Esprit de Vérité, il vous conduira vers la Vérité toute entière.» (Jean, 16-13) Cette Vérité qui nous demeure mystérieuse, elle est déjà là, au cœur de chacun de nous...

P.S.



Si je rapporte ce que dit sur la pauvreté Maître Eckart ou Nisargadatta ou même Jésus, je ne suis pas réellement pauvre, car les paroles des Maîtres, malgré leur autorité, s'inscrivent dans la mémoire, grossissant un bagage qui va à l'encontre de l'état de pauvreté véritable.

Puis-je dès lors dire quelque chose des pauvres ou de la pauvreté qui n'aille pas dans le sens d'une rétention de quelque nature qu'elle soit ? L'image du tout petit s'offre à moi : il est sans passé, sans projet, démuné, désarmé et pourtant tout s'ordonne, tout se mobilise

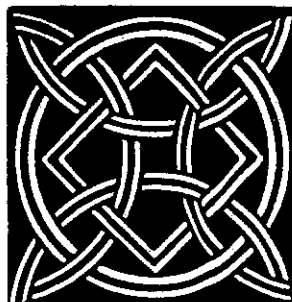
autour de lui pour que son existence soit assurée dans les meilleures conditions... Le pauvre ne serait-il pas comme ce tout petit ?

Mais l'image du tout petit est encore un concept. Or tout concept, toute idée, est du domaine du mental. C'est donc quelque chose qui s'ajoute à un acquis dont je dois me départir pour être réellement pauvre. Tant que je nourris des concepts, tant que j'évoque des images, je travaille à alimenter mon mental, ce qui va dans le sens inverse de ce que je recherche. Comment faire tarir cette source d'inflation ? Ou ce qui revient au même, comment retrouver l'état d'avant les conditionnements, d'avant même le concept *Je Suis* ?

Je ne peux me servir du mental pour revenir à l'état sans mental. En revanche, j'ai connu, je connais, des états où les pensées n'interfèrent pas, des moments de plénitude où le cerveau est alerte mais tranquille, attentif à quelque chose qui tend à se révéler dans un silence où la mémoire et l'imagination sont absentes. C'est là comme une totalité sans limite, c'est perçu comme une vision sans quelqu'un qui voit et sans quelque chose à voir, c'est vécu dans une paix et une simplicité où rien n'est plus séparé. Le comparable s'est effacé devant l'incomparable. On baigne dans un univers sans contraire, sans contraste, sans désir et sans peur.

N'ayant plus rien à quoi s'agripper, hier et demain, comme cadavres flottants, sont partis à la dérive. On les aperçoit encore au large ; parfois ils reviennent vers la rive mais le regard ne s'y attache plus.

E.G.



MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

....

C'est «sans-nom» que la Réalité se découvre «sans-chose» : un seul bloc, indivisible. Le mouvement de l'énergie, s'il n'est pas trop rapide, apparaît comme des «quanta» d'énergie, des grains de matière, ou la matière. C'est la physique quantique. Lorsque la vitesse du mouvement augmente, les «quanta», les grains de matière, ne sont plus perçus, car il n'y en a plus, il n'y a plus qu'un flux continu d'énergie extrêmement rapide.

C'est ce qu'on nomme la physique sub-quantique ou infra-quantique, où il y a plus de matière, où l'énergie n'est plus matérialisable. L'esprit pur originel est capable de suivre ce mouvement de l'énergie, car, en fait, il est cette même énergie encore non-matérialisée. Le corps n'est que de l'énergie un peu ralentie, un peu moins rapide.

L'esprit pur originel est l'intérieur, une énergie à l'état pur, inapparente, et qui crée et recrée sans cesse le corps, la forme extérieure apparente.

Cette énergie, cet esprit, pur et sans forme apparente, est, bien évidemment, ma nature propre, véritable. Mais peut-on dire encore «moi», alors que cette énergie, cet esprit, est l'univers tout entier, car il est, aussi évidemment, unique.

Marcel Conrad

ne me demande le Nom de l'Aimé - silence où Il se tient - le voile est
têtu l'épaisseur est en moi - dans l'attente je m'étiôle -

ne me demande le sens de la douleur où je tournoie c'est un secret -
ne me demande pas la mesure de mon exil je l'ai perdue -

tour à tour le vent de majesté se lève puis le chant du pur Amour - le
silence retombe - qui peut entendre le Béni - Soit - Il sans prendre
repos -

le royaume passe au désert - l'éveil est au secret - devenu le parfait
étranger tu connais le Parfait Inconnu -

Laisse tous noms - que tu dises Abba Père Mère divine - le Parfait
l'Absolu l'Abîme ou l'Esprit Saint - l'Originel l'Oméga l'Alpha
l'Ami - ou encor Tao Dharma Kaya Saint des Saints - le Béni-Soit-Il
tout cela n'importe -

dans l'Unicité comment peux-tu vivre hors de l'Unicité ?

Yves Masselot

RECHERCHES

IL N'Y A PAS DE PILOTE DANS L'AVION

Tout ce qui était à faire est fait quand le processus d'imagination du moi, cette fabrication mentale, est perçu comme tel dans le mental, par le mental lui-même. Il n'y a plus ni « je », ni « toi », ni « eux »... Le mental, en se dévoyant, a produit le moi et le moi a produit la souffrance. Pas de réponse à la question « pourquoi ». Le « comment » a été magistralement éclairé par Nisargadatta dans les entretiens 71 à 74 de JE SUIS. Le fait étant constaté, que se passe-t-il ? La souffrance vécue à l'extrême crée d'elle-même les conditions favorables à une autocorrection : le cauchemar provoque le réveil. Je m'explique plus simplement : si je me brûle au contact d'un objet, je retire ma main. Je le fais, bien sûr, parce que je me brûle vraiment et que cette sensation est intolérable. La douleur « opère » vite et bien. Je crois que la souffrance, douleur mentale, opère aussi bien *si* plus rien ne peut m'en distraire, ni compensation, ni espoir d'aucune sorte.

Tout ce qui peut être dit tient en ces mots : « cette association corps-mental » marche mal... » Après, les difficultés surgissent au niveau de l'abstraction intellectuelle. Le sens du moi est-il produit d'une perception déficiente qui crée la dualité — ou est-ce la nature dualisante de la conscience qui atrophie la perception ? Vaines questions ? Ce corps-mental et le sens de l'identité qui lui est propre sont voués à la mort ; c'est tout. L'interprétation des Paroles de Jésus n'est donnée qu'au mental impersonnel. Le mental impersonnel peut être appelé mental pur, originel, et il arrache le bandeau de son aveuglement. Nisargadatta disait : « tout ce que vous avez à faire, c'est de cerner le faux comme tel et de le rejeter... » ou mieux : « ce que le mental a fait, il doit le défaire... » Ce qui ne signifie nullement qu'il y ait un moi pour le faire. Le processus de l'aliénation est impersonnel ; le processus de la libération est impersonnel ; tous deux ont la consistance d'un rêve où seul le mental est impliqué. Au réveil, où sont passés le dormeur et son rêve : cependant je me retrouve moi-même seul acteur... Là gît le grand mystère de l'existence.

Qui réalise cela : le mental impersonnel. « Désert » dit Jésus au log. 61. Nisargadatta l'a réalisé par la foi en son Guru. Krishnamurti et U.G. l'ont réalisé par la force que se confère le désespoir authentique pour se dépasser lui-même. Le moi est vomé. La puissance du réel *force* au réveil. Le moi personnel est expugné, avec sa recherche... Car cet aspect du moi est le plus dangereux. La personne, et sa recherche, appartiennent au cauchemar. L'Éveil est une naissance dans l'Inconnu. Il se produit à la condition préalable, nécessaire, de la rupture du mécanisme personnel considéré en sa totalité.

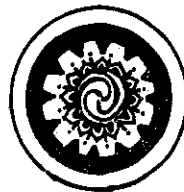
La question de savoir si cela se passe par une mutation psychologique ou par une mutation biologique ne se pose plus. Le corps du mental impersonnel

nel est le corps universel, cette conception s'incluant elle-même dans un fait de conscience. Qui alors détient la conscience ? Il s'est produit un bouleversement quand l'imagination d'un moi personnel, dans et par le mental impersonnel, a été perçue comme radicalement erronée. Et voici l'émerveillement : qui détient la conscience ? Comment cette grande richesse a-t-elle pu habiter cette pauvreté ? Je crois que tous les Enseignements « pointent » leur doigt dans cette seule direction. Chacun, bien entendu, avec son arrière plan, ses déterminations culturelles. Mais les mots ne peuvent plus me faire régresser. C'est le haut mystère du log. 83 quand la relation — car tout est relation dans la conscience — ne cache plus l'impersonnel : « dans l'image de la lumière du Père, son image sera cachée par sa lumière... » Jésus nous apparaît, avec son nom, toujours, comme une forme personnelle : cependant il est le Vivant, l'Absolu, l'identité suprême que Thomas seul avait éprouvée (« mesurée »). Mais je ne puis parler que de l'Absolu manifesté : cette précision est apportée par le mental qui veut garder son équilibre... sur DEUX jambes, et du même coup m'écarter du réel...

Tenons ferme : l'imagination du moi est un processus comparable à celui d'un rêve, ou d'un mirage. Ce rêve engendre de lui-même une souffrance, et aussi des tentatives pour y échapper. C'est un cauchemar. Mais cette souffrance provoque la destruction de sa propre cause. « Parce que vous jouissez d'une santé fondamentale... que votre nature est intrinsèquement bonne... » Il est dangereux de traduire cette mort du personnel par des mots tels que « lâcher-prise ». Pas d'intention. « Je » crève ou ça continue... « On » est libéré de la personne... « Vous serez connus » dit Jésus. Ne pas perdre de vue que « je » ne fais jamais rien. Tout arrive *dans* et *par* le mental : ce rêve surgit et se résorbe dans le mental. La souffrance inhérente au mauvais rêve a pu se traduire également par un cri du corps rendu malade... Corps, mental sont associés comme l'intérieur et l'extérieur de la coupe, dans la magie de la conscience. Cet ultime « secret » du réel Vivant se tient là, en un foyer d'inconnaissance.

Le mystère, délicieux ou atroce, réside dans la qualité spécifique du rêve : « réel-irréel ». Il faut pénétrer cette vérité avec la vivacité d'un coup de couteau. C'est tout. Et pour finir, cette parole la plus sacrée : « L'illumination consiste en la réalisation que l'illumination n'existe pas. »

Raymond



U. G.

UNE RENCONTRE AVEC U.G.

On me demande de relater la rencontre du 21.08.85... Qui donc racontera cette expérience d'un entretien qui n'en était pas un (il n'y avait rien ni personne à entretenir, bien au contraire !), quels sont les mots qui pourront contenir ce vécu qui n'appartient qu'à son auteur ?... Aucun. Aussi n'ai-je pas la prétention de me situer à un niveau autre qu'anecdotique : mon modèle sera-t-il Alain Decaux ou Raymond Devos ? Nous verrons bien.

Pourquoi sommes-nous venus, tôt levés le matin avant l'aube, en route toute la matinée pour ce petit village des Alpes suisses ? Voyage touristique, certes pas. Il était des questions sans réponses, et la réponse pouvait bien se trouver là-bas. Bref, il était un chercheur qui se cherchait.

Une dizaine de personnes attendaient, assises en rond au pied d'un arbre sur la pelouse d'un chalet un peu en hauteur. U.G. vint, nous salua, nous prévint : il n'avait rien à dire et n'était pas concerné par notre recherche... Simplement il était là, et je dirai que son état (je parle d'état mais ce n'en est pas un, plutôt un « processus vivant » — beau pléonasma pour dire l'indicible !) est au-delà du refus. Curieux de la part d'un homme qui a tout refusé, allant jusqu'à renier certain être qui nous était « cher » !

Celui qui était assis en face de nous était doux, humble : l'image même de la « relaxation » tellement à la mode à notre époque de « stress », relaxation cependant accompagnée d'une présence très forte, d'une attention soutenue mais sans effort. Il ne parlait pas à des personnes, et son regard pourtant net n'accrochait ni ne reflétait aucun de ceux de ses interlocuteurs. Voilà « beaucoup de mots pour décrire ce qui a été vu d'un simple coup d'œil ! Mais il nous faut bien situer le « background », l'arrière-plan pour étoffer le récit.

Soyons maintenant plus bref et plus direct : U.G. a balayé toutes nos questions sans d'ailleurs y répondre « positivement », il a anéanti toutes les réponses qu'elles contenaient condamnant ainsi à l'échec toute recherche métaphysique et tout système philosophique. Comment a-t-il fait ? U.G. n'est pas Hercule, il n'a rien fait... Nous-mêmes avons tout fait (ou peut-être ne l'avons-nous pas fait ?). Il n'a rien jugé, son « discours se base sur une évidence constatée par celui qui la vit tous les jours et même la nuit, dans le sommeil, puisqu'alors il n'y a plus de division — et cela n'a plus rien d'un concept, ne se traduit pas en mots. ALORS TAISONS-NOUS, nous dit U.G. (« il y a trop de mots ici, cela fait mourir l'arbre !). Trop de mots ou trop de pensées : j'étais alors anéanti (belle expression !) dans une profonde réflexion, totalement absent à cet arbre qui nous gratifiait de son ombre.

La recherche est-elle utile ? Non, répond U.G. — en fait la question ne se pose pas : cherchons tant que cela nous paraît nécessaire, mais n'espérons rien. Certains diront : « C'est affreux ! ». « Il n'y a rien de plus beau, » nous dit J. Krishnamurti. Faisons-lui confiance et puissions-nous cesser toute recherche spontanément : il ne peut en être autrement, nous ne pouvons le vouloir, donc l'espérer, car l'espoir fait vivre la personne, le mental qu'U.G. a tué (précisons encore : par homicide involontaire !)... Quand la recherche a pris fin, U.G. ne le sait pas : il le vit... donc il le sait.

Géronimo

UN JOYEUX «LESSIVAGE»

Je n'avais aucune espèce d'intérêt personnel à aller voir la personne U.G. en son chalet de Gstaad : ni l'attrait d'une découverte «touristique» (déjà effectuée lors des réunions avec J. Krishnamurti à Saanen), ni la séduisante perspective d'un voyage agréable (je puis me passer de ce miel), mais même une question demeurée sans réponse (je vis continûment, en dépit d'apparentes turbulences, dans une paix profonde : qui donc pourrait ajouter ou retrancher quoi que ce soit à cette paix ?).

Il se trouve que j'avais pris connaissance, par les Cahiers Métanoïa n°39, 40 et 41, de l'aventure vécue par cet Indien du Sud en sa quarante-neuvième année et que le récit de ses avanies ne m'avait pas laissée indifférente. Cela sonnait juste, mon radar intérieur m'en avait avertie.

Simplement, l'occasion d'une rencontre s'est présentée : pourquoi pas ? Le voyage fut plus qu'agréable : nous baignions dans les verts, les bleus et la vibrante blondeur d'une radieuse journée d'été, au flanc des montagnes : grâce indicible !

Et puis U.G. parut, but du voyage : un petit bonhomme mince et souple comme un chat, un visage à la Bronson peut-être, mais quel regard ! Instantanément, j'ai su que mon radar avait bien fonctionné. Et tout ce qu'il disait (après les nécessaires mondanités d'usage), laborieusement et gentiment traduit de l'Anglais, était immédiatement reconnu en moi comme une évidence bouleversante et gratifiante à la foi. Cela coulait de source et quelle source...

Mon mental fonctionnait cependant, mais il n'avait aucune objection valable à formuler : peut-être un «merde alors !», quelque chose comme ça, et puis un vague étonnement né de l'insistance, sans doute indispensable, d'autres personnes se trouvant là, mais sans plus. La conscience d'un joyeux «lessivage», librement consenti et vécu : quelle intense jubilation !

Qu'a dit U.G. ? voir son bouquin. Je n'ai retenu que quelques formules : la vérité, la réalité etc... ne sont que des concepts, produits de la pensée. Seule est vraie, réelle etc... l'expérience sensorielle (correctement ?) vécue : U.G. témoigne de cet «état actif» qui est sien, mais, bien entendu, il ne dit pas qu'il le connaît, il le vit. C'est un fait. Tout ce qu'il peut dire c'est que le questionnement du chercheur est vain, parce que les réponses étant déjà dans les questions, le cercle tourne indéfiniment sur lui-même en s'aggrandissant, comme une boule de neige roulant sur une pente ; et, d'autre part, il n'y a pas quelqu'un, il n'y a que la question. La question impliquant l'espoir d'une réponse, la fin de l'espoir serait en quelque sorte la mort. Et après ? me dit la question. A suivre... pourrait être la réponse.

Mireille

P.S. Il faut avoir vu U.G. être attentif à sa compagne, Valentine, retournée en enfance, exactement comme une mère l'est à l'égard de son enfant...

RECIT D'UNE CATASTROPHE

J'ai choisi mon titre : vous l'avez lu, et nous pourrions en rester là. Une rencontre avec U.G. ne se raconte pas. Tout y est hors du commun. Son propos est si renversant, sa présence si bouleversante. Vous savez en deux minutes, en fait tout de suite, que, bien qu'il apparaisse et s'exprime tout comme vous, il est *absolument* différent de vous. J'ai pu par exemple vérifier qu'il oubliait ce qu'il disait au fur et à mesure... Qu'a-t-il dit ? « La question est vôtre, la réponse est vôtre aussi, et d'ailleurs tout ceci est pour moi sans importance... » Donc, que m'a-t-il dit ? « Vous avez la connaissance (knowledge) laissez-la de côté... Toute question se pose en vue de la perpétuation d'elle-même... toute élucidation est un leurre... Le lâcher-prise est un projet illusoire qui implique toujours une intention, un projet. Or il n'y a personne, et rien à faire... Il n'y a que l'expérience sensorielle... » Là j'ai carrément interprété et ceci est mon interprétation : « Votre expérience sensorielle est défectueuse : vous avez donc une mauvaise image de vous-même et du monde (que la connaissance fortifie?) mon expérience sensorielle, métamorphosée par « ce » qui m'est arrivé est correcte... » Car pour U.G. tout va très bien merci. Tandis que vous entendez « ces » réponses, vraiment je n'arrive à pas dire « ses », vous voyez « ces » pieds qui jouent avec l'herbe et un morceau de bois par terre. Alors qui est U.G. ? J'en viens maintenant à vous confier ceci : « ces propos m'ont paru frapper de nullité tout ce que nous faisons à Métanoïa : travail d'interprétation, ce qui est requis par Jésus au log. I, travail d'investigation, ce qui est proposé par Nisargadatta, la voie de la Connaissance si vous préférez. U.G. la récuse-t-il absolument ? Ou veut-il nous inciter à une austérité encore plus grande ? Mais il a dit qu'il ne voulait rien, surtout pas propager une idée... Mais Jésus ne dit-il pas aussi : « Quand le disciple est *désert*... » et Nisargadatta : « On ne peut pas se servir du mental pour transcender le mental... » J'en connais même un autre, très ancien, qui m'a balancé dans la figure : « Pas de miroir, pas de poussière, donc pas de nettoyage à faire... » Alors je me tais et je disparaîs dans la nature ? Suite au prochain numéro...

Gstaad était inondée de lumière et nul ne mit en doute la vérité, la réalité de cette lumière...

Raymond

LA RENCONTRE

Comment évoquer une rencontre où les échanges se situent au-delà des mots ?

Apparemment, les obstacles sont de taille : les propos d'U.G. sont rapportés par un traducteur, les mots suggèrent plus qu'ils ne disent, les concepts sont absents, aucun point d'appui pour le mental, rigoureusement aucun. Si celui-ci ose une question, la réponse surgit foudroyante, ignorant le mental ou l'abolissant, elle ne laisse plus aucun espoir. L'exécution est capitale. Elle ne peut qu'être mal vécue par la personne aussi longtemps que

celle-ci se croit encore une entité séparée.

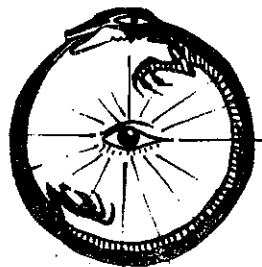
Il n'y a pas lieu de chercher ailleurs que dans cette « liquidation » la catastrophe dont parle U.G. dans le récit de sa vie. Même le « lâcher-prise » ferait encore le jeu du mental : il n'y a rien à abandonner puisqu'il n'y a rien, absolument rien. Le constat dûment établi, les désirs et les peurs abolis, l'ignorance vaincue, il reste ce qui est inaliénable, ce qui « est issu de ce qui est égal ». « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière » (log. 61).

Les éveillés n'échappent pas au processus mental, U.G. pas plus que les autres. S'il assure maintenant qu'il n'y en a pas, c'est qu'il est dans l'état qui l'a abolit. Or la négation de ce processus peut être salutaire à celui qui serait tenté de prolonger indûment ce que la réalisation rend illusoire. U.G., par exemple, a cherché longtemps et avec passion cet état sans mental. A Ramana Maharshi, il demande : « Pouvez-vous me donner *Cela* qui vous avez ? » « Je ne peux vous le donner, mais vous pouvez-vous le prendre ? » lui rétorque le Maître. « Aujourd'hui, précise U.G., je dirais qu'il n'y a rien à attendre de personne ». Il n'y a rien à attendre de personne parce qu'il n'y a personne. C'est aussi simple que cela... mais aussi désarçonnant pour le mental.

Aujourd'hui, U.G. est ce regard dans lequel un autre regard contemple le même. Cette rencontre, cette reconnaissance, est la merveille des merveilles : l'Esprit grâce au corps, l'Absolu grâce au regard. Le Soi se contemple dans la manifestation. Tout sort de lui, tout revient à lui dans une qualité de silence où n'accèdent ni image ni concept. Cela se vit comme une plénitude.

Déjà connue, elle se révèle désormais plus immédiate. Les pensées ne manquent pas de ressurgir, elle passent comme les jours, le regard demeure. Et c'est la grâce des grâces que cette vision dans sa propre nature dont la rencontre est l'occasion ou le rappel.

Emile



DUALITE ET NON-DUALITE DANS LA SADHANA DE KABIR

Humble artisan, probablement guère plus « instruit » qu'un Jésus ou un Râmakrishna, — mais qu'a donc à voir l'instruction avec la véritable connaissance ? — Kabîr qui professait le mépris des choses écrites et n'était prisonnier d'aucun livre, même sacré, n'a probablement rien écrit lui-même :

« Ton intelligence ne t'est d'aucun secours,
Car quel livre pourrait t'unir à lui.
Ne te laisse pas abuser
Par le témoignage des écritures. » ⁽¹⁾

Kabîr savait cependant ramasser sa révélation au rythme de quelques vers d'une concision extrême et d'une rare vigueur de style, tour à tour incisifs et mordants, ironiques et satiriques, émus et poignants, éloquents et à la limite de l'exprimable.

Toutes ces paroles, que ses disciples buvaient sur ses lèvres, firent plus tard l'objet de compilations dont les plus anciennes et les plus connues sont le Bîjak et l'Adi-Granth, le livre sacré des Sikhs. Il est évident que des interpolations se sont glissées au sein de ces innombrables compilations, que nombre de paroles attribuées à Kabîr sont apocryphes et qu'on lui fait parfois dire ce qu'il n'a jamais dit.

Certes les poèmes qui traitent de l'Absolu, au niveau le plus élevé de réalisation, sont difficilement imitables et lui reviennent avec certitude :

« Comment décrire la nature de l'Inconnaissable,
qui n'a ni village ni demeure ?
Celui qui apparaît à la fois comme Qualifié et Non-qualifié,
Comment L'appellerais-je ? » ⁽²⁾

D'autres poèmes qui, pour nous, sonnent d'un ton très dualiste peuvent poser problème. Celui qui affirme que l'on n'obtient pas le salut en répétant Râm, sinon l'on apaiserait sa soif en répétant eau, peut-il dans le même apostropher ceux qui n'invoquent pas Râm ? Suffit-il d'éliminer tous les poèmes teintés de dualité pour voir se révéler le vrai visage de Kabîr ?

Le problème est en fait bien plus complexe que cela. Il serait arbitraire de rattacher Kabîr à une seule voie, — qualifiée par nous de « non-dualiste » —, alors que Kabîr, comme tout être libéré ne se rattachait à aucune de ces écoles humaines qu'au contraire il raillait toutes, lui qui ne comptait que sur sa révélation intérieure pour parler au nom de la Vérité, au nom de cet Absolu indéfinissable :

« Les termes "moniste" ou "dualiste" ne sauraient Le définir car Il ne peut être connu ni par la dialectique ou la philosophie, ni par la méditation ou le samâdhi. » ⁽³⁾

« Toutes les philosophies tentent de Me révéler
Mais, en vérité, Je ne suis pas en elles, crois-Moi ! » ⁽⁴⁾

Ce que critique en réalité Kabîr ce sont ceux qui répètent un mantra ou une prière d'une façon ostensible et mécanique, et qui donc « invoquent le Nom de Dieu en vain », sans véritable élan du cœur, tout en se laissant aller dans le même temps aux pires divagations :

« Laisse ton rosaire,
"Roule" plutôt ton mental » ⁽⁴⁾

« Dieu et Son Nom sont identiques », disait Râmakrishna. Et, Mâ Ananda Moyî de même : « L'un et Son Nom sont identiques car c'est Lui qui se révèle Lui-même par son nom ⁽⁵⁾. Il n'est pas surprenant dès lors que le Nom de Dieu, et notamment celui de Râm, soit l'un des mantras (mot à mot : ce par quoi le mental : man, est stabilisé : tra) les plus anciens et les plus populaires de l'Inde mystique, l'un de ces moyens qui nous mènent le plus sûrement à la réalisation, si du moins nous y mettons tout notre sérieux, notre foi et notre concentration. Le Râmcaritmânas de Tulsîdâs, ouvrage d'inspiration typiquement dévotionnelle, n'oublie pas cependant que le véritable Râm n'est autre que l'Absolu :

« Il n'y a qu'un Bien suprême : c'est de s'attacher passionnément à Râm en lui vouant ses pensées, ses actes et ses paroles. Râm est le "Brahman", l'incarnation du Bien Suprême, Il est incompréhensible, invisible, sans commencement, incomparable, exempt de changement, indivisible : c'est Lui que le Veda ne peut définir qu'en disant : « Il n'est pas cela... » ⁽⁶⁾. Le Nom de Râm est l'un de ces mots sacrés dont la puissance magique se manifeste à force de répétition constante : « Je m'en vais tel un mendiant dans le vaste monde, en chantant le doux Nom de Shrî Râm (Swâmi Râm-das) ⁽⁷⁾. Et lorsque le Mahâtma Gandhi, mortellement frappé, s'écroula, il prononça le Nom de Râm, tant il est vrai, comme le rappelle la Bhagavad Gîtâ, que l'on accède au moment de la mort à Celui auquel va sa dernière pensée.

Aujourd'hui encore, l'un des plus grands sages de l'Inde, Yogiraj Deva-raha Baba, nous dit :

« Entraînez votre mental à répéter (Japa) le Nom de Râm (Râm Nam), même si celui-ci, toujours instable, n'y trouve d'abord que peu d'intérêt. Lorsque vous frottez deux morceaux de bois, le feu jaillit : de même dans le Japa l'un des morceaux de bois est le Nom de Râm et l'autre votre cœur, tandis que le Japa lui-même est l'action de frotter. » ⁽⁸⁾

Devaraha Baba reprend ainsi une vieille image déjà employée par Kabîr :

« Adorez le Nom
Qui met en fuite tous les péchés.
L'ardente flamme consume les herbes sèches,
Et avec elle brûlent tous vos péchés. » ⁽⁴⁾
« Je brûlerai ce corps pour en faire de l'encre et pour écrire le Nom
de Râm,
De mes os, je ferai la plume pour écrire la lettre que j'enverrai à
Râm ! » ⁽⁹⁾.

Il semble en effet acquis que Kabîr avait trouvé un trésor dans le Nom de Râm :

« Je me suis emparé de Ton Nom comme un pauvre s'empare d'un trésor,
Dit Kabîr : comme un gueux reçoit des friandises ! » ⁽²⁾

Un autre poème (tout aussi dualiste) de Kabîr, nous éclaire sur les circonstances de son initiation :

« Si tu peux dérober le Nom,
Agrippe-toi à Lui. » ⁽⁴⁾

Voici ce que nous dit la légende de Kabîr. Ce dernier désirait recevoir l'initiation de Râmânanda. Il décida pour cela d'user d'un stratagème. Une nuit, il se coucha sur les marches qui, à Bénarès, mènent au Gange. Lorsque, avant l'aube, Râmânanda vint faire ses ablutions, il heurta dans l'obscurité le corps de Kabîr et s'écria, laissant ainsi s'échapper son mantra : « Râm, Râm ». Kabîr se releva alors et se prosterna aux pieds de Râmânanda qui, conquis par tant d'audace et de foi, l'accepta comme disciple. Et Râm devint également le mantra de Kabîr :

« Le Nom de Dieu est comme la pierre philosophale :
De même que le vil métal
Le mental est lavé de sa lèpre et de ses impuretés.
Sous l'action de la pierre magique
Il est transmué en or pur. » ⁽⁴⁾

Cette légende est-elle vraie historiquement ? Les critiques modernes doutent, pour des raisons de chronologie que Kabîr ait pu être le disciple direct de Râmânanda. Ce qui importe c'est qu'il en ait, d'une façon où d'une autre, subi l'influence. Kabîr, du fait de son initiation, se rattache donc non pas à la pure lignée moniste de l'Advaita Vedânta d'un Shankara, mais, par l'intermédiaire de Râmânanda, à celle de son adversaire et réfutateur, Râmânûja, dite du « Vishistâdvaïta » (« monisme des choses différentes »), car celle-ci, même au sein de la délivrance, maintient une certaine dualité entre Dieu et l'homme :

« L'assertion des Ecritures selon laquelle le soi individuel délivré accède à l'égalité avec Brahman signifie qu'il y a égalité avec Brahman seulement dans la jouissance de la Béatitude ; car il a été dit dans les Vedântasûtras que le pouvoir du soi délivré est dépourvu de fonctions cosmiques. » (Yatîndramatadîpikâ, VIII, 24) ⁽¹⁰⁾.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours au début « dualité », sinon nous serions tous déjà délivrés. Tel fut sans doute le cas de Kabîr dont tout semble indiquer qu'il obtint à un moment de sa vie une révélation soudaine, une illumination, une vision de l'Absolu, brusque percée de l'âme à son époux divin : Râm. L'attitude de Kabîr, sa voie, est à ce moment celle d'un pur bhakta (« dévot ») :

« Kâbir a laissé tout son tissage
Et sur son corps, il a écrit le Nom de Râm ! »
« O Allah-Râm, c'est pour Toi que je vis,
O Maître, aie pitié de moi ! » ⁽²⁾

Au choc brutal de la révélation succèdent, en effet, les affres de la séparation :

« L'ardente soif d'amour, rien ne peut l'apaiser,
Ni guérir la blessure de la séparation.
Perdue en chemin, l'âme court après les pèlerins :
Dis-moi, où est-Il, mon amour, mon seul, mon véritable amour ?
Dis-moi, mais dis-moi quelque chose, ô pèlerin !
Dis, quand reviendra-t-Il ? » ⁽⁴⁾.

Cette plainte désespérée de l'amoureux en quête de son Aimé rappelle irrésistiblement le tragique exil dont se plaignent tant les mystiques soufis dont Kâbir, ne serait-ce que de par ses origines musulmanes, a également subi l'influence et dont il est toujours resté très proche :

« Mon amour pour mon Seigneur m'a miné et consumé,
comment me plaindrais-je à mon Seigneur de mon Seigneur ? (Al Hallâj) (11).
« Mon but, en priant, c'est de me lamenter,
de Te confier ma peine d'être séparé de Toi. » (Rûmî) ⁽¹²⁾

Ce qui désespère le plus l'amoureux, c'est l'indifférence apparente de l'Aimé :

« La peine et la souffrance, le chagrin, la douleur et le blâme, je les ai connus dans mon amour pour Toi, et leur blessure. J'ai éprouvé mainte peine, amour, de Ton indifférence, mais tu n'as même pas jeté un regard sur moi. » (Khwaja Mîr Dard) ⁽¹²⁾

Interminable semble le chemin qui mène à l'Aimé :
« Ta clémence, nous l'implorons ! Sur quel bateau, dans quels remous est-elle ancrée ta rémission ? » (Hâfiz) ⁽¹³⁾.

Celui qui, comme Kabîr, a vu, — ne serait-ce qu'une seule fois, une brève fraction de secondé—, garde toute sa vie une intense et tragique nostalgie de sa vision, dont l'absence lui semble plus intolérable encore : « Kâbir, la brûlure est au fond de l'âme, elle souffre d'un douloureux abandon » ⁽²⁾. C'est pourtant cette angoisse qui aiguillonne sans cesse sur la voie de la délivrance celui qui n'aspire plus qu'à s'éteindre en son Bien-Aimé. Mais ce n'est qu'une fois totalement réalisé, une fois le mental définitivement vaincu et tous les voiles levés, que Kabîr peut s'écrier :
« L'âme s'est absorbée dans l'Unique et il n'y a plus de dualité. » ⁽²⁾.

Si la voie de la dévotion, de l'adoration passionnée (la « bhakti ») est celle qui convient le mieux aux hommes de notre temps, comme nous le rappellent le Râmâyana ou la Bhagavad Gîtâ, il ne faudrait pas croire qu'elle nous mène ailleurs que la pure voie de la connaissance. L'exemple de Kabîr et de bien d'autres prouve le contraire. Le dévot, nous dit Râmakrishna, réalise également le Dieu sans forme, l'Impersonnel et obtient la même connaissance que le jnânin. Même si la connaissance de l'Advaita est plus élevée, la dévotion est la plus simple voie pour y accéder :

« La Sagesse advaitique est la plus haute Sagesse ; mais il faut d'abord que Dieu soit adoré comme un maître est adoré de ses serviteurs, comme celui qui est l'objet d'un culte est adoré par ceux qui célèbrent ce culte. C'est le chemin le plus facile et qui mène le plus rapidement à la connaissance suprême de l'unité. » ⁽¹⁴⁾.

S'il y a une différence entre voie de la dévotion et voie de la connaissance, c'est bien une différence de moyens et non de but :

« La connaissance pure et l'amour pur sont exactement similaires. La connaissance mène au But, qui est aussi atteint par l'adoration. » ⁽¹⁴⁾.

Ceci dit, il est évident que pour Kabîr, Râm désigne l'Absolu (« Le Dieu de Kabîr est le Seigneur Suprême » ; « Je médite sur ce qui est Un, au-delà du Qualifié et du Non-Qualifié ») ⁽⁴⁾, et non pas une divinité particulière, pas même l'avatâra de Vishnou et roi d'Ayodhyâ (« L'Etre Immense n'a pas épousé Sîtâ. Il n'a pas non plus construit un pont sur la mer ») ⁽³⁾. Les divinités, les avatâras qui viennent ici-bas et s'en vont ne sont pas l'Absolu, puisque celui-ci est immuable et invisible. C'est Mâyâ qui règne sur le monde du devenir : même les dieux et les déesses, même les incarnations divines sont sous son joug (« Les dix incarnations divines sont les manifestations de Mâyâ, la toute-puissance d'illusion de l'Etre Immense. Ainsi dis-je, tout ce qui va et vient est sous le joug de Mâyâ ») ⁽³⁾. Seul compte pour Kabîr le culte rendu à l'Absolu, à l'Etre Insondable et Indéfinissable :

« Mystérieuse est la nature de Râm Non-Qualifié,

Intense la méditation du sage sur Lui.

Plusieurs Râmas et plusieurs Krishnas se sont incarnés ici-bas ;

Mais nul n'a pu sasisir

L'éblouissante splendeur de Râm Non-Qualifié. » ⁽⁴⁾

D'autre part, pour Kâbir, connaissance de Dieu et connaissance de Soi sont indissociables (« Sa demeure est le centre de l'âme : c'est là en vérité que demeure le sans-forme »⁽⁴⁾ ; « Celui-là est vraiment fou, qui ne se connaît pas lui-même : s'il se connaissait, il connaîtrait aussi l'Unique »⁽²⁾. La véritable connaissance suppose la disparition, l'extinction de l'ego, car seul « celui qui se dépouille de son ego voit »⁽¹⁵⁾ :

« Seigneur, si je recherche mon moi Tu t'enfuis ;

Seigneur, si je le perds Tu es là. »⁽⁴⁾

Là encore, nous retrouvons l'écho de la gnose universelle :

« Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera » (Jésus)

« Quel est le chemin qui mène vers Toi ?

« Dépouille-toi de ton moi et élève-toi ! » (Abû Yazîd Bistâmî)⁽¹⁶⁾

La voie de la dévotion n'est donc pas pour Kabîr quête d'un objet extérieur (« Si longtemps qu'on distingue entre Sauveur et sauvé, on n'a pas connu la Réalité »)⁽²⁾, mais fusion dans l'Un (« Je suis devenu fou et mon âme en secret s'est absorbée dans l'Absolu »)⁽²⁾. Tel est en vérité le message de tous les vrais gnostiques :

« J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur, et Lui dis : « Qui es-Tu ? », Il me dit : « Toi » (Al Hallâj)⁽¹¹⁾.

Si la sâdhanâ de Kabîr peut nous apparaître parfois « dualiste » dans ses modalités et dans son expression, elle est profondément « non-dualiste » dans son optique et sa finalité. L'Inde est la terre des vastes synthèses, par delà les contradictions et les oppositions apparentes. La voie de la dualité conduit à la non-dualité. Inversement la voie de la non-dualité n'est pas toujours exempte d'une certaine dualité. En témoigne cet hymne « dévotionnel » à la déesse Lakshmî composé par Shankara : « Puisse le jeu du regard de la très propice déesse Laskhmî, demeure de toute abondance, m'accorder la prospérité... » (Kanakadhârâstava : Hymne pour obtenir une pluie d'or)⁽¹⁷⁾. Il est vrai qu'il s'agit là de la première œuvre attribuée à Shankara, alors qu'il avait moins de huit ans ! Mais il ne s'agit nullement d'un exemple isolé. Plus surprenant encore dans la bouche du maître de l'Advaita Vedanta est cette humble supplique à Durgâ, la Mère Divine :

« Il n'existe nulle part en ce monde

De pire pécheur que moi.

Tu es la seule force en ce monde

Qui puisse vaincre le péché.

O Déesse, souviens-Toi de cela

Et fais comme il Te plaît »⁽¹⁸⁾

Autre exemple plus récent et non moins frappant. Les vers suivants, à la gloire d'Arunachala, ont été composés par Râmana Maharshi alors qu'il avait déjà atteint le sommet de la Réalisation :

« Malgré mes supplications, Tu es insensible et Tu ne condescends pas. »

« A moins que Tu ne m'embrasses, je fondrai en larmes d'angoisse, ô Arunachala ! »

« Un chien peut flairer son maître ; suis-je donc pire qu'un chien ? »

« Accorde-moi Ta Grâce avant que le poison de l'illusion ne me saisisse et, me montant à la tête, ne me tue, ô Arunachala ! »⁽¹⁹⁾

On peut certes interpréter ces vers en disant que Râmana Maharshi a adopté ici le point de vue de la bhakti, jouant le rôle de l'adorateur, prisonnier du jeu (la lîlâ) de la séparation, et exprimant l'attitude de l'âme qui aspire encore :

« Tu as façonné ce Je et ce Nous afin de pouvoir jouer au jeu de l'adoration avec Toi-même,

Afin que tous les Je et Tu deviennent une seule âme et soient à la fin submergés dans le Bien-Aimé. » (Rûmî, Mathnawî, 1, 1785)⁽²⁰⁾.

Mais comment interpréter cette anecdote rapportée par Shri Krishna Prem où l'on voit Râmana Maharshi pleurer à la vue de la petite idole de Krishna que celui-ci transportait toujours avec lui, comme beaucoup de dévots en Inde. Et Shrî Krishna Prem de dire : « Je croyais rencontrer un advaïtin, et c'est un pur bhakta que j'ai découvert. » Le même Râmana Maharshi, tout advaïtin intransigeant qu'il était, n'hésitait pas à se froter le front avec les cendres de Shiva car : « S'il n'existait pas cette chose qu'on appelle la Grâce, la libération ne serait jamais possible » (21).

Ne voyons là nulle innovation, nulle contamination par d'autres philosophes, - celles de la Grâce. Les Upanishads disaient déjà :

« Seul celui qu'Il élit peut l'atteindre :

C'est à lui que le Soi révèle sa nature propre. »

(Kata Up. 2, 23 ; Mund. Up. 3, 2-3)

Paradoxe des paradoxes ! Dans ma nature essentielle, depuis toujours, je suis le Soi et je ne puis pourtant, malgré tous mes efforts, accéder au soi si je ne suis élu par Lui. Mais la connaissance vise à la délivrance de l'homme et non à la cohérence intellectuelle : une vérité qui se laisserait enfermer dans un cadre rationnel et rigide ne serait plus la vérité. Le délivré-vivant, quelle que soit la voie qui l'a conduit à cette délivrance, n'est ni un savant, ni un théologien, ni un théoricien : il est d'abord celui qui a réalisé l'unité de toutes les existences, celui qui sait qu'il n'est pas autre que l'autre : « Il est silencieux avec le taciturne, vertueux avec le vertueux, savant avec le savant, affligé avec l'affligé, dans le bonheur avec l'heureux, dans le plaisir avec le jouisseur, stupide avec le stupide, juvénile avec les jeunes femmes, loquace avec les bavards, lui, le fortuné qui aconquis les trois mondes, est méprisé avec les misérables. » (22). Kabîr n'avait en effet aucune peine à être hindou avec les hindous et musulman avec les musulmans.

Comment interpréter enfin cette stance de Shankara, à la louange de Vishnou :

« Alors même que toute séparation est supprimée, ô Protecteur, Tu ne m'appartiens pas, mais c'est moi qui suis à Toi, car c'est la vague qui appartient à l'océan et jamais l'océan à la vague. » (22).

L'erreur est sans doute de vouloir trop faire de catégories mentales, d'opposer de façon radicale dualité et non-dualité (ce qui est encore une forme de dualité) sans voir la dualité dans la non-dualité et la non-dualité dans la dualité, la multiplicité dans l'unité et l'unité dans la multiplicité. Telle est la dernière forme d'ignorance que précisément dénonce Shankara :

« Quand il perçoit la dualité tout entière comme étant aussi la vérité, comme étant favorable et divine, selon les paroles révélées dont il a médité et compris les acceptations profondes, quand, ayant rejeté l'erreur de la dualité non unifiée, il répète sans cesse : Shiva ! Shiva ! Shiva ! le sage dont l'ignorance a été abolie par l'initiation de son guru n'est plus le jouet de l'illusion. »

(Jîvan-mukta-ânanda-laharî : la vague de félicité du délivré-vivant).

Or quel que soit le mode d'expression choisi par Kabîr, c'est bien à cette unité, toujours présente derrière le voile des apparences qu'il nous renvoie. La séparation est illusoire, mais c'est pourtant elle qui nous ramène à l'Un :

« S'il n'y avait l'amour,

l'âme ne sentirait point la blessure
de sa séparation avec Shiva.

S'il n'y avait cette blessure d'amour,

l'âme ne saurait se libérer
des chaînes du sommeil.

S'il n'y avait l'éveil,

l'âme n'aurait la révélation de Shiva
et pourtant elle est un avec Shiva. » (15).

Et le Nom est bien le plus sûr guide pour nous aider à franchir les barrières de la multiplicité :

« Seul le nom
conduit à la forme
de l'Un sans forme
auquel aspire tout chercheur. » (15).

Si la vérité est une, il n'existe pas en Inde de distinction tranchée entre les différentes voies qui y mènent. Déjà la Bhagavad Gîta disait : « Les ignorants, et non les sages, disent que le Sâmkhya-Yoga et le Karma-Yoga sont différents. Celui qui pratique parfaitement l'un des deux obtient le fruit des deux » (V, 4) (23).

Il y a autant de voies qu'il y a d'hommes ; à chacun de trouver son chemin, celui qui lui convient le mieux : « Le chemin que votre nature vous oblige à prendre est le bon chemin » (Vivekânanda) (24).

Et plus encore que le chemin lui-même, qu'il soit dualiste ou non-dualiste, ce qui importe, c'est le sérieux, la foi et la concentration avec lesquels on le suit : « Certains perçoivent cet Atman Suprême au-dedans d'eux-mêmes par l'intelligence purifiée dans la méditation. D'autres par la voie du Yoga de la Connaissance et d'autres encore par le Yoga de l'Action. Enfin, d'autres ignorant ces voies, en entendant parler par d'autres, adorent aussi le Suprême. Et ceux-là, dévoués à ce qu'ils ont appris, passent également au-delà de la mort. » (Bhagavad Gîtâ, 13, 25-26).

En ce monde, tout est douleur, tout est souffrance : « Il court en vain après le bonheur. Il est partout dans la douleur » (4). Même le dévot, même le saint qui aspirent à Dieu ne sont pas heureux : « il est aussi dans la douleur / qui choisit le chemin amer menant on ne sait où ! ». Kabîr part donc du même constat que le Bouddha, l'existence universelle de la douleur :

« O Kabîr, depuis que tu es né
Nulle part tu n'as trouvé de bonheur véritable :
Sautant de branche en branche
Tu as vu chaque feuille en proie à la douleur. » (4)

Pour vaincre la douleur, pour accéder à la parfaite Joie, à la Béatitude Suprême, Kabîr semble réaliser une parfaite synthèse des principales voies de Yoga (« d'union avec l'Absolu ») : le karma-yoga en ce qu'il prône l'auto-suffisance (« Comptez sur vous-mêmes plus que sur les autres ») (3), le travail pour subvenir à ses propres besoins (« O seigneur, donne assez pour nourrir ma famille ») (4), et, tout en exerçant son métier d'artisan (« à chacun d'accomplir son devoir ») (15), il tenait ses réunions spirituelles dans son atelier ; le bhakti et le japa-yoga, en ce qu'il prône la dévotion à Dieu et comme moyen la répétition de Son Nom (« Livrez-vous dans l'amour de Râm, / prenez votre seul refuge dans le nom ») (2); et le jnâna-yoga, en ce que cette sâdhanâ débouche sur la connaissance suprême :

« Vois, Frère, la tornade de la Connaissance s'est abattue :

Elle a tout emporté, elle a arraché les cloisons de l'Erreur et la barrière de la Mâyâ a cédé. » (2)

Cela est peut-être moins connu, mais plusieurs poèmes de Kabîr font allusion à ce yoga tant intérieur que spirituel qui vise par le contrôle du souffle à la maîtrise du mental (« Celui qui connaît le chapelet du souffle / A chaque inspir, à chaque expir récite le Nom ») (4). Cette importance accordée à la maîtrise du souffle est une constante tant du soufisme (« En inspirant, soyez avec Dieu. En expirant, soyez avec Dieu. Cette pensée doit toujours être présente en vous ») (Bahauddin Naqshbandi) (25), que de l'hindouisme : « De même que les oiseaux sont pris au filet, de même en retenant le souffle, le mental est contenu et absorbé. Car mental et souffle vital, exprimés dans la pensée et l'action, divergent et se ramifient, mais ils procèdent d'une racine unique » (Râmana Maharshi). (19)

S'il se moque des yogis qui «se perdent dans leurs méditations» s'il attaque à toutes les formes d'ascèses (y compris l'ascèse du souffle) et de mortifications («Le yogi mortifie sa chair / Mais ne sait contrôler son mental») (4), Kabîr se réfère à plusieurs reprises au langage ésotérique du Yoga :

«Il brûle son corps dans le feu du Brahman,
et reste éveillé au confluent des trois rivières»

«Je me suis concentré au confluent des trois temps et les ai renversés,
libéré, je suis devenu omniprésent.» (2)

Dans le symbolisme du Yoga, les trois rivières sont la Gangâ, la Yamunâ et la Sarasvati et leur «confluent» dans le corps de l'homme désigne le sixième chakra, entre les sourcils, où se rejoignent les trois nadis («canaux subtils» Idâ, Pingala et Susumna, symbolisés par les trois rivières. C'est au confluent des trois temps (passé, présent et avenir) que le Yogi véritable triomphe du temps et de la mort dans l'«Eternel Présent», dans l'au-delà du temps.

Outre le fait qu'il s'agisse en Inde d'une science très ancienne (la Bhagava Gîta dit ainsi que l'homme libéré est celui qui sait égaliser «le prâna et l'apâna passant par les narines comme expiration et inspiration», V, 27, 28), cette connaissance du souffle pourrait être chez Kabîr l'approfondissement d'un héritage familial puisque selon certains historiens ses parents appartenaient à l'une de ces castes de Yogis mariés («Yogî grhasthî») converties à l'Islam : le père de Kabîr, qui devait s'adonner à certaines pratiques de yoga, est appelé par celui-ci un grand «Gosain», titre alors réservé aux ascètes shivaïtes (notamment les «Nath-Pantîs»).

La touche de moralisme que l'on peut relever dans plusieurs poèmes de Kabîr («Etouffez le serpent nommé Désir» ; «maîtrisez vos sens» ; «Ecoutez la voie de la vertu et soyez sourd au vice» ; «déposez tout orgueil» ; «apprenez à vous maîtriser» (15), outre qu'elle se retrouve également chez les grands mystiques soufis («Attends patiemment que tes sens corporels soient transmués, afin que tu puisses voir ce qui est caché» (Rûmi) (26) ; «Celui qui dompte son âme par des actes d'obéissance et s'abstient de donner libre cours aux jouissances et aux passions, s'élève au rang des Très-Proches» (Al Hallâj) (16), peut facilement s'expliquer si l'on se souvient que, dans l'optique traditionnelle de l'Inde, toute forme de yoga suppose au préalable l'observance d'un certain nombre de principes moraux, qui sont d'ailleurs communs à toutes les formes spirituelles. C'est ainsi que le Yoga classique - celui de Patanjali - impose cinq refrènements («yama») : ne pas tuer, ne pas mentir, ne pas voler, abstinence sexuelle, ne pas être avare, et cinq disciplines («niyama») : pureté, sérénité, austérité, étude de la métaphysique et méditation. La Katha Upanishad nous dit également : «Celui qui ne s'est pas départi de ses mauvaises actions, dont les sens ne sont pas calmés, dont le mental n'est pas unifié et dont la pensée n'est pas en paix, celui-là ne saurait trouver le Soi par la juste connaissance» (2, 24). Même la pure voie de la connaissance, nous confirme Shankara, est réservée à «ceux qui se sont purifiés par des actes d'austérité et ont acquis la paix du cœur et le calme, qui ne sont plus excités par les désirs et recherchent la libération» (Atma Bodha, 1) (27).

Le chemin qui mène à l'Absolu suppose le renoncement au monde extérieur, à la sensualité et aux pièges de la Mâyâ ; c'est cela qui en fait toute la difficulté et qui le rend «amer» :

«La sensualité est un charlatan sur le marché du monde,
et la Mâyâ est la prostituée qui l'accompagne.»

«Si l'on trouvait Hari dans les rires et les jeux,
qui donc consentirait à se laisser aiguiser sur la meule ?
Il faut renoncer à la sensualité à la colère et à l'orgueil
pour rencontrer l'Adorable.» (9)

Il ne faudrait pas voir là un simple moralisme. Ce n'est pas la transgression d'un Code moral imposé de l'extérieur, ou l'offense faite à un Dieu personnel, à un Juge suprême qui nous rend inapte à la vérité, c'est simplement le fait que toute mauvaise conduite en pensée, en parole ou en action n'est possible que parce que nous sommes prisonniers de la séparation, de la dualité. Par exemple, je ne puis faire du mal à autrui que parce que je crois être autre que lui, alors qu'en réalité, c'est envers moi-même que je me comporte mal. Tout ce qui renforce l'illusion de l'ego est mauvais, tout ce qui accroît le sentiment de la dualité est un obstacle à la vision de l'Unité. Dans la mythologie hindoue, c'est ce sens de la dualité qui caractérise les démons, les asuras, et non pas le «mal» en soi : «Les asuras, nous dit Shri Aurobindo, sont en réalité le côté sombre du plan mental... Leur caractère principal est la force sombre du plan mental... leur caractère principal est la force et la lutte égoïstes, qui se refusent à la foi supérieure. L'asura possède la maîtrise de soi, les austérités et l'intelligence, mais tout cela pour l'amour de l'ego» (28).

Ce qui est mauvais, donc, c'est tout ce qui entraîne le mental vers l'extérieur : l'excitation des sens et l'agitation des pensées, tout ce qui empêche l'homme d'être unifié : «Le mental qui s'attache aux sens errants emporte avec lui la discrimination, comme un vent violent entraîne un navire sur l'eau» ; par contre, «L'homme qui vit libre de tout désir n'a ni ego, ni mien. Il atteint la paix» (Bhagavad Gîtâ, 2, 67,71 (23)). La morale trouve son achèvement et son dépassement dans la pacification du mental et l'extinction de l'ego :

«Jetant par-dessus bord le désir,
On jette aussi tous les ennuis.
L'homme dont le mental est sans affaire,
Cet homme-là est véritablement roi.» (4)
«Mon corps était le lieu de mille phantasmes,
Qui se sont changés en Joie parfaite :
Quiconque reconnaît en soi-même le Soi
Echappe à la maladie et à tous les maux de l'âme et du corps» (2)

C'est l'ego qui nous voile le Réel ; en le détruisant, nous levons tous les voiles : seule demeure la pure lumière de l'Absolu, du Soi. Loin d'être une «hérésie», la voie de Kabîr se rattache donc sans difficulté à la fois au soufisme et à la longue tradition du Sanatan Dharma, tout en échappant au cadre rigide de toutes les religions, de toutes les formes extérieures.

Kabîr est encore une fois fidèle à la tradition universelle lorsqu'il insiste sur le rôle indispensable du maître spirituel, du guru :

«Adorez votre guru
car il est la racine
de toute forme d'adoration.
Arrosant les racines d'un arbre
par là même vous arrosez
les feuilles et les branches.» (15)

Le véritable guru est celui qui, par delà les rites et les rituels, nous éveille à notre véritable réalité, notre Sadguru, notre guru intérieur, notre Soi qui n'est autre que l'Absolu. Le guru est celui qui nous aide à franchir les barrières de la dualité, à nous unifier avec l'Un et, en ce sens, le guru est plus grand que Dieu Lui-même :

«J'ai vu venir à moi et Govinda et mon guru,
Et je me suis dis : «Lequel adorer en premier ?»
C'est mon guru qu'il me faut adorer d'abord,
Lui qui mena Govinda à moi pour étancher ma soif !» (4)

La réalisation suprême, celle à laquelle nous conduit le vrai guru, ne

consiste pas à rester plongé immobile et fasciné dans une extase sans fin. Elle ne consiste pas à fuir le monde et à se retirer dans une grotte ou un ashram (sans quoi il y aurait encore dualité entre soi et les autres), mais tout en jouant son rôle dans le social, tout en étant «sans affaires» malgré l'«affairesmen» qui nous entoure, à demeurer parfaitement tranquille au milieu de la plus grande agitation, à rester toujours un au sein de la multiplicité :

«Le véritable Guru est celui
Qui peut sous tes yeux te révéler la forme du sans-forme ;
Qui enseigne la simple voie pour L'atteindre,
sans rites et sans cérémonies ;
Qui ne t'oblige pas à fermer ta porte,
à retenir ta respiration et à renoncer au monde ;
Qui te fait percevoir l'Esprit Suprême
partout où s'attache le mental ;
Qui t'enseigne à rester serein
au milieu de toutes tes activités.
Sans crainte, toujours immergé dans la béatitude,
il conserve l'esprit du yoga
au sein de tous les plaisirs.»

C'est dans ce monde et dans l'instant présent, dans ma présence totale à l'«ici et maintenant» que se trouve caché le secret de la réalisation. Kabîr ne rejoint-il pas une fois encore le message de la gnose universelle, celui d'un Jésus :

«Le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas» (Thomas, log. 113)
celui du Zen :
«En avançant, dans l'instant même, il n'y a ni proche ni lointain.
«Il y a séparation, comme une montagne d'une rivière, si vous avez des illusions» (SAN DO KAI de Maître Sekito) (29).
Ou celui de Nisargadatta :
«Le monde est là parce que je suis, mais je ne suis pas le monde» (30).
Yves Moatty

REFERENCES DES CITATIONS :

- (1) D. Ramsewak, Articles of faith, Bonne Terre, Vacoas, Mauritius.
- (2) Kabîr, Au Cabaret de l'amour, trad. C. Vaudeville, Gallimard.
- (3) Shree Hoozoor Prakashmaninam, Sagguru Kabîr Saheb & his teachings.
- (4) D. Ramsewak, Pearls of Wisdom, Graphico Ltd, Mauritius.
- (5) J. Herbert, L'enseignement de Mâ Ananda Moyî, A. Michel.
- (6) Ayodhyâkanda de Tulsidâs, Trad. C. Vaudeville.
- (7) Swâmi Râmdas, Présence de Râm, A. Michel.
- (8) Yogiraj Devaraha Baba, Gyaneshwar, India.
- (9) Kabîr, in L'hindouisme, Fayard-Denoël.
- (10) Yatîndramatadîpikâ by Srînivâdâsa, Sri Ramakrishna Math, Madras.
- (11) Hoceîn Mansûr Hallâj, Diwân, trad. L. Massignon, Cahiers du sud.
- (12) Eva de Vitray-Meyerovitch, Anthologie du soufisme, Sindbad.
- (13) Hâfiz, Le livre d'or du Divân, Seghers.

- (14) J. Herbert, L'enseignement de Râmakrishna, A. Michel.
- (15) D. Ramsewak, The Tisa Yantra of Sadguru Kabîr, Graphico Ltd, Mauritius.
- (16) Marijan Molé, Les Mystiques Musulmans, Les Deux Océans.
- (17) P. Martin-Dubost, Cankara et le Vedânta, Seuil.
- (18) Srf Sankarâcârya, Sef-Knowledge, Sri Ramakrishna Math, Madras.
- (19) Râmana Maharshi, Œuvres réunies, Ed. Traditionnelles.
- (20) Eva de Vitray-Meyerovitch, Rûmî et le soufisme, Seuil.
- (21) J. hebert, Spiritualité hindoue, A. Michel.
- (22) Shankarâchârya, Hymnes et chants Vedantiques, R. Allard, Ed. Orientales.
- (23) Bhagavad Guîtâ, Centre Védantique Ramakrishna, Gretz.
- (24) J. Hebert, L'Hindouisme vivant, Dervy.
- (25) Le Soufisme, la voie de l'unité, L'Originel.
- (26) Éva de Vitray-Meyerovitch, Mystique et poésie en Islam, Desclée de Brouwer.
- (27) Sri Sankaracharya, Atma-Bodha, Central Chinmaya Mission Trust, Bombay.
- (28) J. Herbert, La mythologie hindoue, A. Michel.
- (29) T. Deshimaru, Za-Zen, La Pratique du Zen, Seghers.
- (30) Sri Nisargadatta Maharaj, Je Suis, les Deux Océans.



BIBLIOGRAPHIE

BALSEKAR (Ramesh S.) - Pointers from Nisargadatta Maharaj. Maharaj points to the eternal truth that IS before time ever was. Revised and edited by Sadhakar. S. Dikshit. - Bombay, Chetana, Copyright 1982, 223 p.

On sait que les entretiens du grand sage indien Nisargadatta Maharaj ne nous parviennent en version française qu'à la faveur d'une double traduction : du dialecte marathi en anglais et de l'anglais au français. Le rayonnement de ce Jnani, la diffusion de son message nous éclairent sur la qualité de la traduction de base en ce qui concerne la version française des dialogues déjà publiés (*Je suis, Graines de Conscience, Sois*) ⁽¹⁾. Les traducteurs indiens n'ont pas «trahi»...

D'où l'importance de l'ouvrage publié en 1982 par l'un de ces traducteurs, Balsekar. Dans l'incertitude où nous sommes d'une éventuelle traduction de cet ouvrage en français, on a estimé utile de signaler aux lecteurs des *Cahiers Metanoïa* le texte original édité à Bombay, à l'intention de ceux qui peuvent en prendre une connaissance directe.

Ramesh S. Balsekar, diplômé d'études commerciales de l'Université de Londres, exerça la profession de banquier de 1940 à 1977 sans avoir cessé de se livrer à la recherche essentielle. Son premier contact avec Nisargadatta lui confirma que ses activités «séculières» n'étaient qu'un rôle qu'il était appelé à jouer et qu'il devait désormais servir le Maharaj - ce qu'il fit avec une fidélité absolue jusqu'au Mahaśamadhi du 8 septembre 1981.

Son ouvrage comporte 57 exposés suivis de 4 appendices de notes personnelles et d'un glossaire de termes sanskrits. Ces textes ne sont pas de purs et simples enregistrements *d'entretiens* : ils sont la synthèse écrite sous la dictée d'un pouvoir mystérieux selon le témoignage de Balsekar - «une écriture intuitive» - dont le principe fut admis par le Maharaj lui-même.

Le livre de cet «éveillé», parfois «testé» par le Maître au cours des entretiens, ne se limite pas à enrichir la somme des dialogues déjà publiés et à les assortir de commentaires qualifiés. Témoin des dernières années du Maître, Balsekar a recueilli avec amour tel sourire espiègle à peine esquissé, le moindre froncement de sourcils, le geste le plus anodin. Avec les photos déjà publiées de tels documents sont particulièrement précieux pour ceux qui n'ont pas eu le privilège de connaître le Jnani, même et surtout s'ils ont à son égard le sentiment d'une *présence* vivante.

Balsekar nous offre sous des titres pertinents une sélection de «thèmes» essentiels qui peuvent être lus et médités indépendam-

ment les uns des autres. Lecture attachante et confirmation d'un message indispensable à l'Occidental d'aujourd'hui.

Accompagner un Jnani dans sa vie quotidienne est un privilège que Balsekar est en mesure d'apprécier. Expérience enrichissante pourrait-on dire, s'il ne s'agissait, pour le disciple, d'en venir à l'extrême limite du dépouillement : se libérer de la « personne » jusqu'au Mahasamadhi qui devait rendre le Maître au « noumène », à l'Absolu...

Mais, dira-t-on, comment se comporte un Maître ainsi privé de la « personne » ? Et que peut-il dire de son « état » ? Nisargadatta parle rarement de lui. Il arrive cependant à Balsekar de le surprendre parlant de lui-même à mi-voix : « Je me demande quelle image se font de moi les visiteurs. Je me demande s'ils comprennent, s'ils saisissent vraiment mon état qui, fondamentalement, n'est pas différent du leur... Tout ce que je suis, ce que j'ai toujours été, ce que je serai, c'est ce que j'étais avant d'être « né ». N'étant pas un corps, comment ai-je pu naître ? Etant la Présence pure elle-même, comment pourrais-je avoir conscience de la Présence pure ⁽²⁾. Je ne suis rien ; je ne peux avoir conscience d'aucun *autre*...

Pour nombre d'« autres », il est cependant le *gourou* dont le visiteur à la recherche d'un soi-disant « progrès spirituel », attend la *grâce*. Et il y a là un malentendu que le maharaj dissipe avec vigueur... D'où l'affolement du quémandeur : « Maharaj, vous avez fait subir au problème un écart de 180°. Vous avez réduit à zéro mon travail de quarante ans. Vous m'avez *liquidé*, et ce faisant, vous avez liquidé le gourou. »

« Pas tout à fait, répond le Maître, bien que votre réaction ne soit pas vraiment mauvaise ! » Et il s'explique sur ce point important où une démystification s'impose : « L'ennui, c'est que vous vous voyez comme une entité individuelle dotée d'une forme physique et vous voyez également le gourou comme une *autre* entité individuelle dotée d'une *autre* forme, tout en possédant dans la tête ou dans le cœur quelque chose qui fait de lui un « illuminé » tout en demeurant une « personne » !... C'est là que réside l'erreur véritable. Le gourou, lui, a réalisé qu'il est l'Ultime Réalité : il voit les autres comme il se voit lui-même, non comme une « personne », non comme une simple « forme » ou un « objet ». L'autre erreur, c'est que le chercheur en tant qu'entité espère entendre et comprendre « quelque chose ». Mais comment un simple objet *conceptuel* pourrait-il comprendre quoique ce soit ? Ce qui se produit en réalité, c'est que la compréhension en tant que telle fait disparaître le chercheur (le Sadhak). L'individualité du chercheur disparaît graduellement. Mais dans ce processus la « grâce » du gourou, toujours présente comme le soleil, ne fait plus qu'un avec la conscience... et le chercheur en arrivera à saisir que le gourou n'est autre que sa propre conscience et c'est cette conscience, autrement dit la foi et l'amour du disciple, qui agira en tant que Sadgourou et qui dévoilera toute la connaissance indispensable. Vous ne pouvez progresser (bien que le mot de progrès soit un concept erroné) si vous persistez à vous voir comme une entité et à

attendre du gourou, comme s'il était une autre entité, qu'il vous confie des «devoirs à faire à la maison», et que, lorsque c'est chose faite, il vous décerne un certificat de libération présenté sur un plateau !».

Le novice, enfin éclairé, prendra congé avec gratitude. Sait-il que le Maharaj lui a confié sa propre expérience ? Un des aspects positifs du témoignage de Balsekar, c'est de saisir à vif ce comportement spontané du gourou qui ne pratique ni enseignement proprement dit, ni méthode. Tout au plus pourrait-on songer à une forme de maïeutique, puisque le visiteur doit «accoucher», parfois douloureusement, de la vérité et que, suivant son niveau et son conditionnement, il reçoit une réponse «à la carte».

Le Jnani n'est pas une personne - ce qui signifie pas, tant s'en faut, qu'il est un «parfait» dépourvu d'originalité voire de fantaisie. Le message *inhumain* qu'il doit fréquemment délivrer ne l'empêche pas d'être profondément compatissant - par exemple lors d'un entretien avec un visiteur qui vient de perdre son très jeune fils et qui «face à la mort» se dit incapable de philosopher sur *l'inacceptable*. Le Maharaj demeure quelques instants les yeux fermés, silencieux : «Il paraît, dit-il ensuite, superficiel et déplacé de vous dire qu'en l'absence d'égo il n'existe personne *d'autre* et que je peux seulement me voir dans le miroir que vous m'offrez tous. Vous n'attendez certainement pas de moi la pure et simple sympathie que vos parents et amis ont dû vous prodiguer. Dites-vous bien que chacun, jouissant des plaisirs habituels, souffrant des chagrins habituels, ne voit jamais la vie dans sa vraie perspective. Et quelle est la vraie perspective ? *Il n'existe ni moi, ni vous ; il ne peut y avoir de telles entités*. Chacun doit le comprendre et vivre sa vie à la lumière de cette connaissance. Avez-vous, mon ami, ce courage ? Ou bien vous condamnez-vous à vous vautrer dans ce que vous appelez votre chagrin». Effrayé, bouleversé par ces paroles où il entrevoit «la clé d'or de l'existence», le visiteur demande ce qu'il doit faire... «Que faire ? Mais rien, absolument rien... Bornez-vous à vivre l'impermanent en tant qu'impermanent, l'irréel en tant qu'irréel». Et peu à peu le Maître engage le père affligé à comprendre l'irréalité de la personne issue des fabulations du corps mental, y compris *l'illusion des liens familiaux*.

Si cet entretien porte sur une situation dramatique, des circonstances plus banales déclenchent, chez le Maître, l'humour décapant que nous avons déjà pu deviner dans la version française des entretiens. Curieuse procession de visiteurs, occidentaux ou orientaux, empressés à recenser, pour l'édification du Maharaj, leurs connaissances des textes de leurs religions et, bien entendu, leurs prestigieuses «expériences». Dans leurs rapports avec le grand gourou, certains se risquent même aux limites de la condescendance ! Si Nisargadatta se montre attentif à convaincre les plus sérieux qu'ils ont passé leur vie à poursuivre des «feux follets», il s'amuse franchement à «gonfler» encore la suffisance des pseudo-intellectuels (3) : «Quel honneur vous nous faites en nous faisant profiter de vos connaissances. Vous êtes

diplômé d'université... Moi, vous savez, je ne suis qu'un pauvre primaire !» etc... etc... Quant à la dame européenne qui se complait à énumérer ses « expériences », il l'engage à réfléchir sur l'entité qui s'en fait gloire...

Moins innocents, plus sournoisement agressifs, certains intellectuels viennent voir le célèbre gourou pour s'offrir l'occasion de le « mettre en boîte ». C'est le cas d'un professeur de mathématiques agnostique, et selon Balsekar, doté d'un scepticisme ravageur. Avec une intuition très sûre, le Maître devine cette intention à travers la traduction en marathi de l'interprète. Avec l'accord du visiteur, il propose un entretien dépourvu de postulat métaphysique ou autre. Et il entraîne le visiteur sur le trajet du *Je Suis* et de la naissance de la conscience source de l'apparition du phénoménal. Le visiteur doit reconnaître qu'il y a là toute une autre dimension et il prend congé avec un sourire dont le Maharaj lui demande le sens. Le sceptique repentini répond en citant un dicton anglais qui dit à peu près :

Venu pour railler

Resta pour prier...

D'autres visiteurs sont mieux préparés... ou plus doués. C'est le cas d'un jeune Canadien dont le Maharaj dit dans *Sois* : « C'était un terrain vierge. Il n'avait jamais fait d'études de spiritualité. Il n'avait pas de concept. ». Intégralement publié dans le livre de Balsekar, l'entretien révèle ⁽⁵⁾ qu'aussi loin qu'il se souvienne, ce jeune homme était engagé dans la recherche spirituelle et dans l'amour qui, précisa-t-il, n'était pas pour lui le contraire de la haine. A Bombay, il trouva un livre qui l'intéressa, lui qui lisait peu : c'était *Je Suis* et il demanda à voir le Maharaj. Convaincu, il partit pour ne plus revenir. « Un être rare » murmura le Maharaj...

Faut-il croire que ces visiteurs attendaient du Maharaj la révélation d'une doctrine ? Ils auraient été déçus... Ici, pas de doctrine. Pas de pédagogie. On est confronté à l'évidence. Ce recueil d'entretiens aborde des thèmes que les philosophes d'antan ont longuement discutés ; à titre d'exemple, un sujet fréquemment évoqué dans le bouddhisme : le *noumène* et le *phénomène*. Il s'agit d'un entretien réservé aux « habitués ». Ici, pas de questions, pas de maïeutique. Un simple exposé de la naissance de « *Je Suis* » avec la montée simultanée de la conscience, source des concepts et du phénoménal. *Je Suis* ne peut connaître son identité propre : *le mental ne peut transcender le mental*. Autrement dit le phénomène ne peut être, sans le noumène, le *sujet* qui perçoit l'univers et s'y manifeste en apparence à l'extérieur et dans l'espace/temps. Il y a donc là cette unité fondamentale du noumène et du phénomène que les bouddhistes reconnaissent également.

A la demande d'un visiteur étranger qui, ne disposant que de trois jours, s'est noyé dans les priorités à dégager, le Maharaj, après avoir taquiné cet interlocuteur, accepte d'énumérer les éléments fondamentaux qui lui permettront de découvrir sa vraie nature. C'est l'un de ces exposés « à la carte » particulièrement appréciés des Occidentaux.

Le Maharaj dégage quatre points fondamentaux :

- le caractère *accidentel* de la conception et de la naissance d'où résulte une simple « forme » issue d'un processus naturel et le caractère *phénoménal* et donc *temporel* de cette forme perceptible aux sens alors que nous sommes et que nous avons toujours été le *noumène, sans nom, sans forme, hors de l'espace et du temps*.
- le concept d'une *entité séparée*, illusoire, à partir de cette ombre à la recherche de sa vraie nature (comme c'est amusant, commente le Maharaj : cette ombre en esclavage qui cherche sa libération, mais voilà : c'est Maya !).
- l'indispensable intervention du concept d'espace/temps avec la perception du monde manifesté.
- le retour à l'état originel d'avant la naissance. En tant que phénomène, il n'existe pas d'entité en esclavage et en tant que noumène, il n'existe pas d'entité à délivrer. Le monde de rêve du phénoménal est simplement observé par le « témoin ».

C'est donc évidemment la conscience qui est la clé de l'aventure de l'être existentiel. C'est, précise le Maharaj, *le seul capital* de l'être à sa « naissance ». La conscience a besoin du support du corps physique qui la nourrit et la limite mais elle a sa source dans la Présence pure et le Jnani ne peut donc séparer le manifesté du non-manifesté. Il est lui-même Présence pure et revient souvent dans ses entretiens sur cette *clé* offerte à ceux qui sont victimes d'une illusoire séparation. Il le fait avec une spontanéité et une fraîcheur d'expression particulièrement sensibles dans un entretien où deux auditeurs étaient seuls présents. C'est l'occasion pour lui de les orienter vers la méditation bien comprise telle que la pratique la tradition indienne : « Dans le miroir de votre esprit, toutes sortes d'images apparaîtront. Observez-les en silence. Soyez attentif, sans attrait ni répulsion. Il est important de ne pas être impliqué dans ce mouvement. Cette attitude de témoin silencieux parviendra à la longue à faire disparaître les vaines pensées comme on élimine des visiteurs indésirables. En vous cantonnant ainsi dans votre être intérieur, *dans le fait d'être*, en observant le flux mental sans intervenir et sans juger, en tant que témoin sans passion, la profondeur inconnue sera attirée à la surface et libèrera l'énergie ainsi préservée pour comprendre le mystère de l'origine de la vie.

Aux yeux du Jnani libéré des illusions séduisantes, le monde apparaît comme une farce bouffonne... une « arlequinade » ; il le démontre en évoquant avec brio les innombrables absurdités de la vie courante. Mais il sait parfaitement s'en accommoder ainsi qu'en fait foi un entretien où il joue son rôle avec une surprenante mobilité d'expression et de gesticulation. Un acteur professionnel européen présent à la séance en est époustoufflé : « Jamais encore, dit-il, je n'ai assisté à une aussi brillante performance. Cependant, précise Balsekar, l'acteur ne comprenait pas un traître mot de marathi mais il était sous le charme et le Maharaj lui dit avec un clin d'œil malicieux : « Ne suis-je pas un bon acteur ? » On aura compris bien entendu qu'il ne s'agissait pas pour lui de se donner en spectacle : cette prestation

humoristique appelait en fait un exposé sur le « pouvoir nouménal » en principe accessible à tous :

...«Comprenez-vous vraiment où je veux en venir ? Je sais que vous avez apprécié ma petite performance. Mais ce que vous venez de voir n'est qu'une infinitésimale partie de ce que je suis capable de faire. L'univers entier est mon théâtre. Non seulement je joue mais je fais la mise en scène et le décor ; j'écris le scénario et je dirige les acteurs. Oui : je suis l'unique acteur, jouant le rôle de milliers de personnes, mieux encore, le spectacle n'a pas de fin ! le scénario est écrit en permanence ; de nouveaux rôles sont imaginés, de nouveaux décors sont montés pour maintes situations différentes. Ne suis-je pas un merveilleux acteur / directeur / producteur ?... A vrai dire, chacun de vous peut en dire autant de lui-même. Mais il est curieux de constater que lorsque vous êtes en mesure d'en être pleinement convaincu, le spectacle est terminé pour vous ! Pouvez-vous saisir que vous êtes seul à jouer le rôle de chacun des personnages du monde ? Ou bien vous bornerez-vous au petit bout de rôle que vous vous êtes assigné et à vivre et à mourir dans ce minable personnage ? ».

Au cours des dialogues recueillis par Balsekar, de même que les entretiens publiés en français, on relève des propos à la fois fermes et nuancés en ce qui concerne les pratiques et les rites. Ainsi se poursuit la démystification opérée par la gnose contemporaine. Elle fait ici, sous la plume de Balsekar, l'objet d'un exposé au titre significatif : *Révélation irrévérente*.

Devant l'attitude des visiteurs qui s'étonnent de le voir pratiquer les «bhajans» avec une fervente conviction, le Maître met les choses au point : «Tout a sa place dans le monde ainsi que dans nos routines quotidiennes. L'essentiel est de le voir dans une juste perspective... Sentiments et émotions (amour, dévotion etc...) sont fondés sur la dualité, et, dans la mesure où ces émotions dominent, notre vision continuera de nous tenir en esclavage et le véritable sens du sacré, la totalité, l'unicité demeureront hors d'atteinte. Une telle situation est si évidente et si simple que l'on ne peut que rire et se comporter avec une apparente irrévérence quand on voit la superstructure et le mystère qui ont été édifiés sur et autour de la simplicité fondamentale de la vérité».

Sans doute convient-il d'éviter des rapprochements simplistes sources d'erreurs, mais on ne peut s'empêcher de remarquer l'évidente parenté de ces prises de position avec les critiques formulées par U.G. Il s'agit bien de l'accomplissement de la gnose longtemps voilée par des affabulations chimériques.

Faut-il voir l'une de ces affabulations dans la vague résurgente qui sévit actuellement dans le domaine parapsychologique : la croyance en la réincarnation ? Sur ce point encore, le Maharaj se sépare avec respect de sa propre tradition comme en fait foi son entretien avec un jeune sanyasin revêtu de la robe orange avec dans le regard l'éclair du fanatisme. C'est avec sympathie que le Maître bouleverse et fascine à la fois celui que nous qualifierions d'«intégriste» et il fait

d'ailleurs justice avec une lumineuse simplicité d'un « concept » contraire à sa propre expérience et à ses certitudes : L'« entité » qui est supposée se réincarner n'existe pas, sinon comme un simple concept. Comment un simple concept pourrait-il se « réincarner » ?

Autre démystification : la dénonciation sereine et souvent humoristique des pièges de Maya — par exemple, les conflits dérisoires où il nous arrive de nous engager à fond dans la vie quotidienne. Une brève absence du Maharaj permet-elle aux auditeurs d'entamer une discussion politique ? Le retour du Maître introduit un silence gêné et il demande des explications. C'est l'occasion pour lui de rappeler aux participants que le point de vue de chacun demeure limité et ne peut être objectif... Et Balsekar rappelle que le Maharaj se sert d'une comparaison familière pour souligner l'inanité de cette énergie gaspillée : tiens ! nous voilà en train de discuter des détails de la cérémonie de mariage d'une femme stérile !».

Ainsi le témoignage vécu de Balsekar nous apporte des confirmations positives — et savoureuses de la simplicité foncière du Jnani — la Présence pure, le témoin qui, en apparence, participe au jeu cosmique de la Conscience, une Présence à la fois si lointaine et si proche, celle du Vivant...

P.S.

- (1) Ces divers ouvrages sont édités aux Deux Océans.
- (2) Le français ne dispose pas d'équivalent au terme anglais « awareness » que nous traduisons par « Présence Pure », le terme de « conscience » devant être réservé au « phénoménal ».
- (3) en anglais : « half-baked », littéralement : à moitié cuit.



Je signale une erreur d'impression qui, dans le précédent Cahier, a altéré le sens profond d'une phrase au premier paragraphe de l'article intitulé : « Monde mécanique, Monde chamanique. »

Au lieu de « D'une part, constater que le monde de la modernité est un monde chamanique tout en sachant que... » lire « D'une part, constater que le monde de la modernité est un monde mécanique engendré par une idéologie mécaniste, elle-même issue du malentendu personnel. D'autre part, évaluer les dimensions d'un monde chamanique tout en sachant que... »

Chacun, sans doute avait rétabli une vérité implicite dans le choix du titre de cet article, et largement explicitée dans ses développements.

R.O.

POÉSIES

déjà la couleur
des abricots change
l'ongle de l'amande
se fait plus tendre
l'eau ne chavire plus
de la même façon
autour des poissons
les échymoses bleuissent et
les regards sont d'autres regards

entre horloges et trains
il est question pourtant
de nous rejoindre dans
une solitude instantanée
comme une rafale de jasmin



de l'autre versant il entend
l'inépuisable
inquiétude des étoiles
il se surprend à
remuer dans l'épaisseur
des choses où se posent des noms
miel et câpre poison potion
il lui pousse
une erreur de visage
qu'il faut lui arracher
lorsque disparaît
le goût de la table et
du temps gagné

qu'une fois pour toutes
tout obéisse
tout se défasse
que la nuit s'effondre
en douceur d'oïsson
dans la quiétude
de l'ouvert

Manoune

Délaissant
l'arène guerrière
livrée
au vertige sanglant

je suis

la rive nue
aux plages solitaires
offerte intacte
à l'éternel levant

le mont altier
aux demeures solaires
cristal azur
dans l'infini mouvant

je suis

luth accordé
au plain-chant des étoiles
danse éthérée
à l'usage des vents

Dissipée
l'ivresse guerrière
rendue
à l'état innocent

je suis

la page unique
aux signes de lumière
tracé vierge
en espace blanc

Mireille

Regarde l'odeur de la terre
boursoflée de décrépitude
elle supervise la misère
d'une puanteur d'habitude

Ecoute l'image qui crève
noircie par les cailloux de sang
elle restitue la part du rêve
dans un cynisme déroutant

Respire ces voix qui grimacent
dans leur écho déchiqueté
elles répercutent dans l'espace
nos résonnances mutilées

J'ai des agonies plein les yeux
la peau craquelée de frontières
le ventre gonflé de fusils
qui éjaculent leurs bannières
je suis fiévreuse ou fatiguée
et j'ai si mal... à la terre.

Régine



Il n'y a pas d'obstacle sur la Voie
Nous sommes nous-mêmes l'obstacle
La Voie est droite et aisée
C'est nous qui sommes agités et dispersés
La Voie est simple et claire
C'est nous qui sommes obscurs et incompréhensibles
La Voie est là
C'est nous qui ne sommes pas là
Il n'y a pas de Voie
Nous sommes nous-mêmes la Voie

Yves Moatty